« Une poche interne plus grande que le tout ». Pour une approche générique du témoignage des camps

*« An internal pocket larger than the whole ». An Approach to Concentration
Camp Testimonies in Terms of Genre*

Fransiska Louwagie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5787>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5787

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 365-377

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Fransiska Louwagie, « « Une poche interne plus grande que le tout ». Pour une approche générique du témoignage des camps », *Questions de communication* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5787> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5787

> NOTES DE RECHERCHE

FRANSISKA LOUWAGIE

Fonds de la recherche scientifique, Flandre

Katholieke Universiteit Leuven

Fransiska.Louwagie@kulaak.ac.be

« UNE POCHE INTERNE PLUS GRANDE QUE LE TOUT ». POUR UNE APPROCHE GÉNÉRIQUE DU TÉMOIGNAGE DES CAMPS

Résumé. — Généralement, le témoignage des camps de concentration relève de plusieurs genres de discours et, plus particulièrement, du genre du récit. Par rapport aux premiers, il pose la question du vrai, caractéristique de l'historiographie, en même temps que celle du vraisemblable, catégorie littéraire. Comme genre de récit, le témoignage est proche de l'autobiographie et des mémoires, étant donné qu'il respecte le pacte autobiographique ; le contrat de lecture avec le public intègre cependant quelques composantes typiquement testimoniales qui dévoilent le genre comme « une poche interne plus grande que le tout ». Certains témoignages ont également des points en commun avec le roman : ces « fictions du réel » tentent de rapprocher le témoignage du pacte romanesque sans supprimer la négativité de l'expérience concentrationnaire.

Mots clés. — Témoignages des camps de concentration, vérité historique, vraisemblance, pacte autobiographique et romanesque.

On sait que l'Holocauste a mis en cause, souvent de manière radicale, aussi bien la nature que les fonctions de la littérature. Cependant, les écrits testimoniaux portant sur l'expérience concentrationnaire ont été relativement peu étudiés d'un point de vue littéraire, notamment en ce qui concerne leur position à l'intérieur des genres de discours et de récit. D'où des « lacunes » et « confusions » dans les modes de représentation, tels les histoires et critiques littéraires qui utilisent quantité d'étiquettes différentes au sujet de ces textes. Tandis que Jacques Bersani et *al.* (1970 : 310) qualifient *L'univers concentrationnaire* (Rousset, 1946) de « roman », Maurice Nadeau (2000 : 84) le désigne sous le genre de l'« essai ». D'autres commentaires font également preuve de définitions divergentes : « C'est à la fois un reportage et un traité de sociologie » (Nathan, 1954 : 260) ; « Le thème fut porté à la température littéraire par David Rousset » (Simon, 1956 : 154) ; « Les souvenirs de nos soldats prisonniers ou des Français et Françaises déportés [...] *Les jours de notre mort* et *L'univers concentrationnaire* de David Rousset, pour ne citer que les plus significatifs » (Clouard, 1962 : 493) ; « Avec *L'univers concentrationnaire* (1946), D. Rousset (1912) donne surtout un document » (Daspré et *al.*, 1980 : 135) ; « *L'univers Concentrationnaire* et *Les jours de notre mort* [...] tiennent à la fois de l'analyse sociologique, du reportage et du récit romanesque à base autobiographique » (Picon, 1945 : 144). La réception de *L'espèce humaine* (Antelme, 1947) se caractérise par un flou générique analogue. Dans le bulletin publicitaire qui accompagne la réédition de 1957 (Antelme, 1957 : 1-2), le texte figure sous la rubrique « romans – récits » et non sous celle des « mémoires » et des « souvenirs », alors que la critique anglophone désigne habituellement les écrits des rescapés comme *concentration-camp memoirs* (e.g. Reiter, 1991). Comme dans le cas de David Rousset, l'inconsistance terminologique semble donc être la règle : « Robert Antelme est l'auteur d'un grand livre : *L'espèce humaine* (1947), où l'expérience des camps de concentration est analysée et pensée de l'intérieur » (Girard, 1968 : 275) ; « Il s'agit pour Robert Antelme d'une mise en question dont seule la littérature peut rendre compte. Pas plus qu'il ne se livre à une reconstitution historique ou sociologique, il ne raconte des souvenirs » (Nadeau, 1963 : 36) ; « Un témoignage inestimable, un texte essentiel qui, selon l'expression de Perec, "définit la vérité de la littérature et la vérité du monde" » (Winock, Julliard, 1996 : 71).

Dans les deux cas, les appellations attestent d'une confusion tant au niveau des genres de discours qu'à celui des genres de récit. Pour les genres de discours, le témoignage participe, d'après certaines descriptions, de l'énoncé littéraire, alors que d'autres insistent sur le caractère véridique, historique du témoignage (on parle de « document », de « reportage » et d'« analyse »). En tant que genre de récit, le témoignage est d'abord relié au paradigme autobiographique, ce qui explique l'emploi de notions comme « mémoires » et « autobiographie ». En revanche, une deuxième approche met en vedette le côté romanesque des textes en question. Ces différentes modalités définitoires serviront de point d'ancrage à un examen plus poussé et systématique de la

spécificité discursive et générique du témoignage. D'abord, l'analyse se focalisera sur la problématique de la véracité historique. Ensuite, le propos sera d'éclairer les rapports entre le témoignage et le champ littéraire, où il ne s'agira plus du vrai mais du vraisemblable. En dernier lieu, nous étudierons l'hypothèse du lien entre témoignage, autobiographie et mémoires, ainsi que les caractéristiques romanesques du corpus. Les exemples qui étayent les différentes hypothèses relèveront, avant tout, de *L'univers concentrationnaire* et de *L'espèce humaine* ; ils seront complétés par des références à *Les jours de notre mort* (Rousset, 1947), à *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz* (Levi, 1986) et à *Le grand voyage et L'écriture ou la vie* (Semprun, 1963 ; 1994). Ce corpus permettra deux mises en perspective, la première agençant les dimensions synchrone et diachronique, la seconde la thématologie et l'étude du discours.

Témoignage historique

Dans la mesure où le témoignage porte sur une réalité externe, il se situe dans le paradigme axiologique vrai/faux (Freby, 2001 : 1-11) de l'historiographie. Or, les historiens envisagent cet allié d'un œil soupçonneux : leurs réticences concernent la valeur référentielle du témoignage en général, mais elles s'aiguisent encore dans le cas du témoignage concentrationnaire. Le rejet du discours testimonial tient, avant tout, à un manque présumé d'objectivité : observateur impliqué dans l'histoire décrite, le témoin se prêterait à l'exagération et à la confusion. De plus, la psychologie expérimentale a décelé la faillibilité de la mémoire humaine et a démontré combien le regard du témoin oculaire est sélectif et infidèle (Dulong, 1998 : 9). Dans le cas des témoignages concentrationnaires, la question de la fiabilité s'avère encore plus épineuse, car les détenus se voient confrontés à une réalité qui excède leur pouvoir de compréhension et annule les cadres de référence du monde commun (Dulong, 1998 : 110). En outre, les traumatismes et la privation physique entraînent également des problèmes particuliers de mémoire, comme l'amnésie partielle ou totale. Si le témoignage concentrationnaire garde, malgré tout, une certaine valeur factuelle, on peut imputer celle-ci à l'agencement de trois facteurs. Le premier est le caractère répétitif de l'existence concentrationnaire, grâce auquel les détenus sont à même d'observer et de retenir les éléments principaux du nouvel univers. Le deuxième est l'effort d'observation minutieuse de la part des détenus, fondé sur la volonté de porter témoignage : « Le vœu de raconter le Lager après en être sorti mobilisait l'attention sur les épisodes vécus. Et nombreux sont ceux que cette perspective a soutenus contre le découragement et le dépérissement » (Dulong, 1998 : 109). Le troisième facteur tient à l'authenticité de la narration. Shoshana Felman (1992 : 57) cite, à ce sujet, l'exemple du témoignage rendu par une rescapée sur l'insurrection du *Sonderkommando* de Birkenau (Auschwitz) en 1944, selon lequel les rebelles auraient fait sauter quatre cheminées. Les historiens ont récusé ce témoignage

à cause d'une erreur dans le nombre de cheminées qui ont explosé : lors de l'insurrection du *Sonderkommando*, une seule cheminée a été détruite. Shoshana Felman, en tant que psychanalyste, s'oppose à ce rejet par l'historiographie parce que, à travers l'exagération, la femme témoigne de l'impact de l'insurrection : la rupture d'un cadre de pensée où une révolte juive était inconcevable (Felman, Laub, 1992 : 59). De ce point de vue, l'interprétation du témoin constitue la vérité authentique de la narration (Young, 1987 : 420) : ce qui compte est alors moins l'observation d'un événement que l'expérience qui en a été faite (Reiter, 1991 : 273). D'ailleurs, certains témoins oculaires, dont Jorge Semprun, donnent délibérément l'ascendant à l'interprétation personnelle, au détriment de la factualité. Ces auteurs ont recours à l'invention fictive pour mieux mettre en vedette le sens des événements, de sorte que la fiction corrobore, paradoxalement, la vérité authentique du témoignage. Il existe donc plusieurs positionnements sur l'axe du vrai, privilégiant tantôt la ressemblance factuelle, tantôt l'authenticité personnelle : la première option est plutôt celle des témoignages écrits tout de suite après la guerre et la deuxième celle des récits ultérieurs. Nous verrons que ces choix respectifs sont liés à la position de l'ouvrage à l'intérieur du champ littéraire.

Témoignage littéraire

Le témoignage est non seulement sujet à caution pour les historiographes, il occupe également une place précaire à l'intérieur du système littéraire : « Beaucoup de ces témoignages [...] ne parviennent pas à l'existence littéraire. Ils n'ont qu'une valeur, souvent émouvante, de documents. [...] Cette réalité a été trop vaste, trop écrasante et stupéfiante parfois [...] pour que l'expérience intime [que les hommes] ont prise d'elle suffise à constituer la matière de l'œuvre littéraire » (Nadeau, 1963 : 31). Le statut d'écrivain accompli est donc souvent hors d'atteinte, voire indésiré : « Ces notes n'ont pas la prétention d'être une œuvre littéraire ; c'est la relation de scènes authentiques et vécues par moi » (Ponsaint, 1945 : 9). En revanche, certains témoins, dont Robert Antelme et David Rousset (Nadeau, 1963 : 32), sont accueillis plus favorablement. Leur fortune littéraire dépend de l'élaboration narrative des événements et aussi de la mesure dans laquelle celle-ci tient compte des dispositions du public : « Les faits ne parlent pas d'eux-mêmes ; c'est une erreur de le croire. [...] La littérature concentrationnaire a, la plupart du temps, commis cette erreur. Cédant à la tentation naturaliste caractéristique du roman historico-social (l'ambition de la fresque), elle a entassé les faits, elle a multiplié les descriptions exhaustives d'épisodes dont elle pensait qu'ils étaient intrinsèquement significatifs. [...] Ils ne l'étaient pas pour nous. Nous n'étions pas concernés » (Perec, 1996 : 177). L'orientation vers le lecteur consiste notamment dans une triple quête de vraisemblance qui se situe sur le plan empirique, pragmatique et diégétique. Le premier niveau de vraisemblance

« porte sur la conformité à l'expérience commune, mesurée à l'aune de la raison et/ou de l'opinion ». Le deuxième se rapporte à la légitimation de la pratique discursive « au nom du principe que l'on ne peut rapporter que des choses que l'on a apprises » ; il regarde « la fictivité de l'acte de narration », c'est-à-dire le « mode d'information du narrateur » et les « circonstances de l'énonciation ». La vraisemblance diégétique, finalement, concerne la cohérence de la mise en intrigue (Cavillac, 1995 : 24). Le témoignage concentrationnaire connaît des difficultés sur les trois plans et adopte des solutions différentes selon l'époque et le genre choisi.

Au niveau empirique, la vraisemblance est compromise parce que la réalité décrite paraît « inimaginable » (Antelme, 1947 : 302) aux lecteurs. Comme les nouveaux détenus, le public assiste à l'écroulement de ses cadres de référence. Un remède fréquent à ce problème consiste à positionner clairement le monde concentrationnaire et le monde normal, soit en instaurant une continuité, soit en montrant les oppositions et ruptures. L'introduction d'une continuité entre la réalité décrite et la vie normale sert à augmenter la plausibilité du récit aux yeux du lecteur (Dulong, 1998 : 86). Elle s'établit par l'ancrage du récit dans un aspect du monde commun. Par exemple, Jorge Semprun commence son premier témoignage (oral) par la référence à une actrice connue : « Pour amadouer les dieux d'une narration crédible, pour contourner les stridences d'un récit véridique, j'avais essayé d'introduire le jeune officier dans l'univers de la mort par un chemin dominical : chemin buissonnier, en quelque sorte. Plus paisible, au premier abord. Je l'avais conduit dans l'enfer du Mal radical, *das radikal Böse*, par son accès le plus banal. Le moins éloigné, en tout cas, de l'expérience habituelle de la vie. J'avais évoqué la beauté pâle et vénéneuse de Pola Negri dans *Mazurka*, pour introduire le jeune officier aux mystères des dimanches à Buchenwald¹ » (Semprun, 1994 : 82). En revanche, les témoins mettent aussi en vedette le contraste entre les camps et le monde normal. Par exemple, Robert Antelme oppose de façon systématique les personnages des deux univers : « Hier matin, quand on tuait les copains, ces gens flânaient ainsi sur les trottoirs [...]. Un enfant était peut-être malade dans son lit, il avait la figure rose, la mère inquiète le regardait. L'Italien aussi sur la route, sa figure est devenue rose, la mort lui entraît doucement dans la figure et il ne savait comment se tenir pour avoir l'air naturel. La mère maintenant nous regarde peut-être passer : des prisonniers. Il y a cinq minutes on nous ignorait ; ce matin aussi, et nous avons peur et des copains voyaient leur mère, et cette mère ici regarde et ne voit rien. [...] Qui est-ce qui les voit déchirés par les obus et qui

¹ Ces tentatives peuvent bien sûr échouer, ce dont J. Semprun fait lui-même l'épreuve lors de ce premier essai de relater la vie dans les camps. La façon dont il construit le début de son témoignage semble susciter la méfiance de son auditeur : « J'ai senti qu'il était choqué. Il ne mettait pas forcément en cause la vérité de mon témoignage, mais il était choqué. Comme si j'avais dit une inconvenance. Comme si j'avais commencé ce témoignage par le mauvais bout, à l'envers. Il s'attendait sans doute à un tout autre récit. L'apparition de Pola Negri à Buchenwald le déconcertait. J'ai compris aussitôt qu'il prenait ses distances » (Semprun, 1994 : 82).

voyait hier, dans le Hartz, ceux qu'on venait de mitrailler sous les arbres ; qui voit le petit enfant à figure rose dans son lit et voyait hier l'Italien à figure rose sur la route ; qui voit les deux mères, la mère de l'enfant et celle de l'Italien à Bologne, et qui referait l'unité de tout ça et expliquerait ces distances énormes, et ces similitudes ? Mais tout le monde peut voir » (Antelme, 1947 : 245-246).

Ensuite, le concept de vraisemblance pragmatique concerne le rapport entre le narrateur et l'objet de son récit. D'un point de vue néo-aristotélien, la chose n'est pas problématique pour autant que le récit puise son sujet parmi les « actions attestées et mémorables » (Cavillac, 1995 : 26). Or, au début de l'après-guerre, les camps ne relèvent pas encore du savoir des historiens, ni de la conscience publique qui désire d'ailleurs oublier la guerre au plus vite. Les témoins qui publient dans le cortège immédiat des événements ont donc davantage à compter avec le problème du vraisemblable pragmatique que les survivants qui attendent une ou plusieurs décennies avant de raconter leur histoire, même si des tendances négationnistes subsistent jusqu'à nos jours. D'autre part, le décalage temporel entre l'expérience et l'acte de témoignage introduit de nouveaux doutes, notamment quant à l'exactitude du souvenir (Dulong, 1998 : 63). Dans les deux cas, il est possible de parer aux soupçons des lecteurs grâce à l'observation d'un « protocole pragmatique » (Cavillac, 1995 : 25). Celui-ci consiste, d'abord, à souligner l'autorité du témoin oculaire, par exemple au moyen de formules comme « Je l'ai vu » ou « J'y étais » (Dulong, 1998 : 56) : « Personne n'est là que nous trois : Emil, [...] Martin, [...] et moi » (Rousset, 1946 : 37). De plus, il s'agit d'indiquer ouvertement ce que l'on ne sait que par ouï-dire : « Cela, on l'a reconstitué plus tard » (Antelme, 1947 : 219) ; « Robert B. me conta l'histoire suivante » (Rousset, 1946 : 129). Enfin, le protocole demande aussi de reconnaître les troubles de mémoire : « Quelques jours ont passé. Je ne peux plus les compter ni dire exactement ce qui s'est passé pendant ces jours-là » (Antelme, 1947 : 275).

Les témoignages marqués par certaines négligences du protocole pragmatique prêtent facilement le flanc aux critiques négationnistes. Ainsi, *L'univers concentrationnaire* de David Rousset, considéré comme une analyse sociologique des camps, dès lors lu souvent pour sa valeur factuelle, est-il attaqué à cause d'une description des chambres à gaz : « David Rousset n'a [...] jamais assisté à ce supplice dont il donne une description à la fois si précise et si saisissante » (Rassinier, 1950 : 130). Cependant, *Les jours de notre mort*, du même auteur, qui est présenté comme un roman, se soustrait à ce genre de critiques : « Dans un panorama d'ensemble comme *Les Jours de notre Mort*, romancé et, par surcroît, reconstitué à l'aide de moyens dont l'auteur a lui-même et quoique à son insu, avoué l'ingénuité [...] ce passage ne choquerait pas » (Rassinier, 1950 : 130). Nous reviendrons sur cette distinction entre le protocole pragmatique du témoin oculaire, d'une part, et son absence voulue, d'autre part, à l'intérieur de l'étude des rapports du témoignage avec l'autobiographie et le roman.

Les rapports du témoignage concentrationnaire avec la vraisemblance diégétique, en dernier lieu, sont également critiques, en raison du caractère traumatique de l'expérience narrée qui s'oppose à la mise en place d'une intrigue. La cohérence narrative des récits s'appuie alors sur l'utilisation d'un plan chronologique et/ou thématique et sur des récurrences syntaxiques et sémantiques. Ainsi, les trois étapes chronologiques de l'expérience concentrationnaire, à savoir l'arrivée, le séjour et la libération, forment-ils la base narrative de la majorité des récits (Reiter, 1991 : 264). La description des phases, et notamment de la période d'internement, s'organise soit de manière chronologique, soit de manière thématique. Le premier cas se retrouve, globalement parlant, dans *L'espèce humaine* et le deuxième dans *L'univers concentrationnaire*, où les différents chapitres analysent les éléments constitutifs du *Lager*, comme les types de camps ou de détenus. L'absence d'un tel schéma chronologique ou thématique peut cependant être résolue, comme dans *Le grand voyage*, à l'aide d'un narrateur qui guide le lecteur en commentant son propre processus d'énonciation. Au niveau des récurrences syntaxiques et sémantiques, signalons en premier lieu l'accouplement systématique du général et du particulier que l'on retrouve tant dans *L'espèce humaine* que dans *L'univers concentrationnaire*, quoique de manière différente. Robert Antelme développe toujours le récit d'une expérience particulière par une digression réflexive à portée plus large (Perec, 1996 : 179). David Rousset, au contraire, ajoute le fait concret, en tant qu'illustration, à l'affirmation générale. L'écart entre les assertions de David Rousset et « le refus assez net de l'énoncé général pur » (Louvât, 1999 : 193) par Robert Antelme en dit long sur le caractère propre des deux témoignages, car c'est ce contraste qui se traduit dans l'organisation respectivement « analytique » et « chronologique » des récits. Des récurrences similaires sont, chez David Rousset, l'énumération et la reprise d'une structure identique ou, chez les deux, la répétition de motifs particuliers, dont certains sont des constantes (la faim, la torture, la distance...) et d'autres, propres à l'auteur. Ainsi, Robert Antelme reprend-il, dans les trois chapitres, la thèse centrale sur l'unité de l'espèce humaine (Louvât, 1999 : 192). Cette question de l'imaginaire individuel sera approfondie dans la discussion des stratégies romanesques à l'intérieur du témoignage.

Témoignage et autobiographie

Le pacte autobiographique

L'analyse du témoignage comme genre de récit portera, d'abord, sur les liens avec l'autobiographie et les mémoires, pour passer ensuite à ceux avec le roman. L'étude de l'autobiographie se fonde, depuis Philippe Lejeune, sur la notion de « pacte autobiographique », soit l'identité de l'auteur, du narrateur et

du personnage principal. La vérification de ce principe se fait à l'aide du hors-texte que constitue le nom de l'auteur : « Le pacte autobiographique, c'est l'affirmation dans le texte de cette identité, renvoyant en dernier ressort au *nom* de l'auteur sur la couverture » (Lejeune, 1975 : 26). Ce pacte ne s'applique pas uniquement à l'autobiographie, mais également aux mémoires et à tout autre récit qui repose sur l'identité entre auteur, narrateur et personnage principal. Le témoignage concentrationnaire, inspiré d'une expérience personnelle, se conforme lui aussi à ce principe. Dans *L'espèce humaine*, l'identité entre auteur, narrateur et personnage est confirmée dans la préface : « Je rapporte ici ce que j'ai vécu » (Antelme, 1947 : 11). Dans les récits de Jorge Semprun, le protagoniste porte explicitement le nom de l'auteur ou un des faux noms nécessités par le travail politique clandestin de celui-ci. D'autre part, *Les jours de notre mort*, n'est pas un texte exclusivement autobiographique, car il intègre le récit de plusieurs personnes. Enfin, dans *L'univers concentrationnaire*, le statut autobiographique n'est pas explicité dans le texte, mais il est corroboré par le lieu de publication original, *La Revue internationale* (Rousset, 1945-46), un cadre de discours référentiel qui permet d'identifier le « je » à l'auteur de l'article. De plus, la dédicace qui accompagne le texte en volume, comporte des noms qui réapparaissent dans le dernier chapitre du texte : « À Marcel Hic, Roland Filiatre, Philippe Fournié, qui furent des années durant mes compagnons de lutte[.] À Pierre Martin, mon plus intime ami dans la Société concentrationnaire » (Rousset, 1946 : 7) ; « Marcel Hic [...] Roland Filiatre et Philippe [...] Martin, mon plus intime compagnon des jours de la mort » (Rousset, 1946 : 182-184). Cet effet de répétition entre hors-texte et texte authentifie et certifie le récit, à cette nuance près que le principe référentiel est explicité au niveau des seuls dédicataires.

Si le témoignage, comme les mémoires, se conforme au principe de base du pacte autobiographique, peut-on pour autant parler de genres de part en part autobiographiques ? Philippe Lejeune, on le sait, définit l'autobiographie comme suit : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune, 1975 : 14). Si l'on adopte cette définition, l'on devra forcément conclure que la parenté générique entre témoignage et mémoires, d'une part, et autobiographie, d'autre part, n'est en fait que partielle. Les genres divergent sur un point crucial : là où l'autobiographie se focalise avant tout sur « la vie individuelle » et « l'histoire » de la « personnalité », en règle générale, le témoignage et les mémoires inscrivent l'individu dans un contexte plus ample (Goldschläger, 1996 : 263). Cette différence thématique peut être saisie à l'aide des analyses de Serge Doubrovsky, où l'identité du narrateur et du personnage de Philippe Lejeune est remplacée par celle du couple analyste/analysant (Doubrovsky, 1980 : 90). Dans l'autobiographie, l'analyse exécutée par l'analyste se limiterait en principe à l'analysant. Tel n'est pas le cas des mémoires et du témoignage : ici, l'analyse proposée par l'analyste dépasse l'analysant. Au lieu de s'en tenir à l'autoanalyse,

l'analyste est « témoin » d'autre chose que de lui-même, comme l'annoncent déjà les titres des livres : chez Robert Antelme, il sera question de « l'espèce humaine », chez David Rousset, des causes et des structures de « l'univers concentrationnaire ». Cette différence de matière entre les genres narratifs se répercute au niveau de l'espace temporel du récit : à l'opposé de l'autobiographie, le témoignage et les mémoires concernent seulement un laps de temps réduit, à savoir la période couverte par les événements en jeu (Goldschläger, 1996 : 264). Appliqué au témoignage concentrationnaire, ce constat implique, on l'a vu, que le récit se limite en principe à la période de l'internement, exception faite éventuellement pour les jours de la déportation ou de la libération. Les distinctions thématiques et temporelles entre autobiographie et témoignage ne sont pourtant pas absolues, car il existe, certes, des transitions d'un genre à l'autre (Lejeune, 1975 : 15). Ainsi, en France, la distinction thématique entre autobiographie et témoignage est-elle plus significative dans l'immédiat après-guerre, quand les témoins visent avant tout à transmettre la mémoire des camps à un lectorat qui n'a pas vécu cette expérience. En revanche, entre la fin des années 50 et le milieu des années 60, une deuxième vague de témoignages s'instaure où la factualité et la chronologie sont moins respectées : « Écrire le passé » sert alors à satisfaire des besoins personnels, comme surmonter les traumatismes ou reconstruire son identité (Pollak, 1987 : 16). Cette évolution implique aussi un certain relâchement au plan des restrictions temporelles : « Seize ans ont passé. Je ne peux plus m'en tenir à cet instant-là. D'autres instants sont venus se surajouter à celui-là, formant un tout avec cette sensation violente de tristesse physique » (Semprun, 1963 : 27).

La conclusion d'un pacte autobiographique avec le lecteur, d'un côté, et l'écart par rapport à l'autobiographie en ce qui concerne le sujet et la période narrés, de l'autre, rapprochent le témoignage des mémoires. Pourtant, les deux genres narratifs ne peuvent être assimilés complètement, du fait que le type de sujet analysé diffère. Les mémoires, en effet, narrent une vie publique, souvent ponctuée de rencontres avec des personnalités en vue (Van Gorp et al., 1998 : 54). Les témoins de la Shoah racontent des faits sans gloire. Leur récit, « loin de les "grandir", comme c'est le cas d'autres "grands témoins" historiques, risque de réactiver les expériences traumatisantes des événements de ce passé » (Pollak, 1987 : 13-14). Le témoignage est, dès lors, ressenti comme « autre » : un sous-genre autonome, une « poche interne plus grande que le tout » (Derrida, 1986 : 256). L'écart sémantique entre les deux genres narratifs influence aussi le fonctionnement illocutoire des textes : le témoignage fonde un contrat particulier avec le lecteur, que nous proposons de nommer pacte testimonial, dans la lignée notamment des travaux de Régine Waintrater (1996) et Jacques Walter (2001, 2003).

Le pacte testimonial

La description des propriétés pragmatiques se fonde sur l'analyse sociologique du témoignage proposée par Renaud Dulong (1998) : celle-ci sert plus précisément de point d'appui à la définition de quatre actes réalisés par le témoignage : un acte éthique et éthico-politique, un acte moral, un acte de compréhension et de jugement et un acte affectif. Nous indiquerons au besoin les points problématiques dans le cas spécifique du témoignage concentrationnaire.

En premier lieu, le pacte testimonial possède une dimension éthique. Celle-ci est liée à la notion de « destin », c'est-à-dire que, par une coïncidence biographique, une personne assiste à un événement si bouleversant qu'elle se sent appelée à le rapporter pour en garder vivante la mémoire. Renaud Dulong considère ce procédé comme une action « éthique » parce que le témoin s'y investit sans être sûr d'obtenir une réponse adéquate : « Témoigner; répéter le même récit, apparaît alors formellement comme le lancement désespéré d'une bouteille à la mer; [...] un engagement à corps perdu, un acte éthique » (Dulong, 1998 : 114). L'acte devient même éthico-politique dans la mesure où le témoin estime que la relation d'un événement passé apporte une leçon pour le présent et le futur et qu'elle devrait entraîner un changement social (Dulong, 1998 : 101).

Outre l'engagement éthique, le témoin doit assumer une charge morale bidirectionnelle. En amont, il doit faire preuve d'un comportement moral irréprochable à l'endroit des faits. Appliqué aux camps nazis, cela signifie que, en principe, seuls ceux qui ne se sont pas laissé contaminer par la logique concentrationnaire possèdent la qualité requise pour porter témoignage au nom des autres. En aval, l'affirmation « j'y étais » lie le récit de manière indissociable à la personne du témoin oculaire. Dès lors, celle-ci est engagée à maintenir fidèlement la même version des faits², et à se tenir disponible, pour la répéter autant de fois que nécessaire.

En troisième lieu, le témoignage est lié, comme son équivalent juridique, à un acte de jugement concernant les personnages. Deux problèmes sont posés, concernant, d'une part, la possibilité du jugement et, de l'autre, l'instance compétente en la matière. Certains auteurs, tels Hannah Arendt et Renaud Dulong, ne font pas grand cas de ces points. Pour la première, la question de la possibilité ne se pose pas, les hommes gardant leur faculté de jugement moral jusque dans les situations extrêmes. De ce fait, ils portent toujours la pleine responsabilité de leurs actions et ils sont à même de prononcer un verdict sur les autres. Ensuite, à en croire Renaud Dulong, l'instance chargée du jugement d'autrui serait en premier lieu la personne présente sur les lieux, le témoin oculaire (Dulong, 1998 : 101)³. En revanche, les détenus mettent en question la possibilité

² J. Semprun fait exception à cette règle : nous reviendrons plus loin sur son cas.

³ Cette idée s'applique uniquement aux témoignages ordinaires et historiques, car les témoins en justice sont supposés « laisser en suspens leurs évaluations » (Dulong, 1998 : 137).

d'un tel procédé, une résistance que Tzvetan Todorov attribue au fait que l'acte de jugement présuppose un acte de compréhension (2000 : 137), difficile à réaliser pour les victimes (1991 : 285-286). En outre, les témoins sont également réticents à l'égard de juges externes, comme les autorités juridiques ou l'opinion publique : « C'est un jugement que nous voudrions confier uniquement à ceux qui ont eu la possibilité de vérifier sur eux-mêmes ce que signifie le fait d'agir en état de contrainte » (Levi, 1989 : 43-44).

La quatrième composante du pacte, l'acte affectif, est également problématique dans le cas du témoignage concentrationnaire, notamment parce que les facultés émotionnelles des détenus sont déstabilisées par les conditions de vie inhumaines du *Lager*. Ainsi, certains récits des camps se caractérisent-ils par un effacement du narrateur ; ce silence n'est pas moins éloquent pour le lecteur quant au sentiment d'impuissance des concentrationnaires (Reiter, 1991 : 276) que l'explication par le témoin de « son inutilité » (Dulong, 1998 : 75). En somme, le pacte testimonial fonde, à son tour, une interaction entre narrateur et lecteur. Le narrateur est supposé manifester certaines qualités éthiques. On attend notamment de lui qu'il ait adopté un comportement moralement acceptable au moment des événements et qu'il soit disposé, par la suite, à reproduire une version constante des faits. Inversement, le narrateur souhaite obtenir une réponse adéquate et il s'attend à ce que son témoignage soit confirmé par un jugement dans l'espace public. Il espère que ses affections, qu'elles soient exprimées ou non, sont communicables et que son récit devient une « trace parlante » des événements vécus (Dulong, 1998 : 172).

Témoignage et roman

Ainsi que nous l'avons signalé, le pacte testimonial n'annule aucunement le pacte autobiographique. Le rattachement du témoignage au roman, deuxième formule définitoire relevée par l'examen des qualifications génériques, s'inscrit dès lors dans la problématique générale des rapports entre écriture romanesque et écriture autobiographique. La modalité de rencontre entre les deux est triple, car elle peut consister dans le rapprochement du pacte autobiographique avec le roman-fiction ou dans l'intégration d'un pacte romanesque ou de données fictionnelles à un texte autobiographique. Dans les trois cas, la cohérence narrative qui est, généralement parlant, propre au genre romanesque, augmente la vraisemblance diégétique. La première modalité entretient, en outre, des rapports significatifs avec la vraisemblance pragmatique, les deux autres avec la vraisemblance empirique. Le premier cas est décrit par Philippe Lejeune à l'aide de l'expression « espace autobiographique ». Celui-ci englobe les romans-fictions qui ont un rapport, plus ou moins étroit, avec les textes autobiographiques d'un même écrivain et qui se lisent, dès lors, à la lumière du pacte autobiographique, c'est-à-dire « non seulement comme des fictions renvoyant à une vérité de la nature humaine mais

aussi comme des fantasmes révélateurs d'un individu ». Le contrat autobiographique « indirect », qui régit l'espace testimonial, s'intitule de ce fait « pacte fantasmatique ». Ainsi, certains récits de Primo Levi où le pacte autobiographique est absent, se voient-ils mis en rapport avec l'écriture testimoniale du même auteur (Belpoliti, 2002 : XV), ce qui augmente la vraisemblance pragmatique de ces histoires. Deuxièmement, le rapprochement entre roman et autobiographie se réalise également par une feinte générique, c'est-à-dire que certains textes autobiographiques demandent d'être lus comme des romans. Dans le cas du témoignage concentrationnaire, la conclusion de ce « pacte romanesque », ou « pacte d'illusion consentie » (Cavillac, 1995 : 26), sert à surmonter l'incrédulité causée chez le lecteur par l'invraisemblance empirique des faits narrés et à solliciter l'abandon et la croyance typiques de la lecture de romans de fiction (Bouju, 2001 : 326). Cette stratégie est utilisée, entre autres, dans *Les jours de notre mort*. Le pacte romanesque y vise, comme l'explique la préface, à impliquer le lecteur, mais il ne s'oppose nullement aux ambitions référentielles de l'auteur : « Ce livre est construit avec la technique du roman, par méfiance des mots. Pour comprendre, il faut de quelque façon participer : l'univers dont il est parlé ici est à la fois singulièrement hors de proportion avec les réactions quotidiennes des hommes ordinaires, et cependant proche et intime. [...] Il eût été puéril d'inventer alors que la réalité passait tant l'imaginaire. Discuter de la vérité serait vain. La nôtre n'est point celle des cours de justice, du papier timbré ni de la photographie. Des noms paraissent, des personnages [...]. Il arrive parfois à ces personnages de parler. [...] Il n'est point question ici de comptes rendus sténographiques. Les mots disent des inquiétudes qui furent et que la mémoire a gardées, sans se préoccuper de la façon dont les lèvres mortelles les formulèrent alors » (Rousset, 1947 : p. 11).

La fiction-invention, réfutée par David Rousset, devient une option, on l'a vu, à mesure que la guerre s'éloigne dans le temps, sans que la prétention de véridiction soit pour autant abandonnée. Ainsi, Jorge Semprun estime-t-il qu'un changement motivé de personnages ne porte pas atteinte au récit, dans la mesure où il souligne le sens personnel et authentique donné par le témoin aux expériences vécues (*cf. supra*). Cette troisième modalité de rencontre correspond au concept d'autofiction tel qu'il est défini par Gérard Genette, c'est-à-dire un récit autobiographique où auteur et narrateur se dissocient par moments l'un de l'autre, tout en maintenant l'identité de nom (Lecarme, Lecarme-Tabone, 1997 : 270) : « Je me suis permis de raconter une nouvelle fois l'histoire du jeune Allemand qui chantait *La Paloma*. [...] Pour rectifier la première version de cette histoire, qui n'était pas tout à fait véridique. C'est-à-dire, tout est vrai dans cette histoire, y compris dans sa première version, celle de *L'évanouissement*. La rivière est vraie, Semur-en-Auxois n'est pas une ville que j'ai inventée, l'Allemand a bien chanté *La Paloma*, nous l'avons bien abattu. Mais j'étais avec Julien [...] et non pas avec Hans [Hans, personnage de fiction et copain du protagoniste, est d'origine juive et il incarne les copains juifs réels de Jorge Semprun]. [...] Voici la vérité rétablie : la vérité totale de ce récit qui était déjà véridique » (Semprun, 1994 : 45-46).

Conclusion

On constate que les questions de la vérité et du vraisemblable testimoniaux sont corrélées. Par exemple, au niveau de la crédibilité empirique, la vérité factuelle est respectée davantage dans le cas du jeu sur les continuités et les ruptures entre les camps et le monde extérieur, que dans celui du pacte romanesque ou de l'écriture fictionnelle, où prévaut l'interprétation personnelle. En tout cas, si les différentes stratégies littéraires sont supposées augmenter la vraisemblance du récit, il n'empêche que la crédibilité dépend aussi de la mesure dans laquelle l'expérience concentrationnaire n'est pas rendue acceptable par l'introduction de certains points d'« attrait » ou de « séduction » (Kofman, 1987 : 43). Les témoignages considérés vraisemblables maintiennent la négativité de l'expérience, même à travers l'orientation diégétique vers le lecteur, de manière à refuser à ce dernier une empathie trop facile avec les victimes (Carroll, 1999 : 77). Le maintien de la négativité dans la narration est exprimé par la formule « fictions du réel » de Claude Lanzmann (Carroll, 1999 : 71-72). Les « fictions » en question empêchent le lecteur non seulement de s'identifier de façon gratuite, mais également, à force de montrer les effets irrémédiables de l'expérience concentrationnaire, de prendre ses distances vis-à-vis de l'inhumanité des bourreaux et des victimes. Les fictions du réel montrent donc que le témoignage repose sur un équilibre délicat entre l'exclusion et l'inclusion du lecteur.

Références

- Antelme R., 1947, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1993.
- 1957, « Antelme (Robert) : L'espèce humaine », *Bulletin de la nrf*, 113, pp. 1-2.
- Belpoliti M., 2002, « Dall'altra parte dello specchio », pp. I-XV, in : Levi P., *L'asimmetria e la vita. Articoli e saggi 1955-1987*, A cura di Marco Belpoliti, Torino, Einaudi.
- Bersani J. et al., 1970, *La littérature en France depuis 1945*, Paris/Bruxelles/Montréal, Bordas, 1974.
- Bouju E., 2001, « Romans et tombeaux : l'insoutenable indétermination du genre », pp. 319-330, in : Dambre M., Gosselin-Noat M., eds, *L'éclatement des genres au XX^e siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- Cavillac C., 1995, « Vraisemblance pragmatique et autorité fictionnelle », *Poétique*, 101, pp. 23-46.
- Carroll D., 1999, « The Limits of Representation and the Right to Fiction : Shame, Literature, and the Memory of the Shoah », *L'Esprit Créateur*, 39 : 4, pp. 68-79.
- Clouard H., 1962, *Histoire de la Littérature française du Symbolisme à nos Jours. t. II : de 1915 à 1960*, Paris, A. Michel.

- Daspré A. et al., éd., 1980, *Histoire littéraire de la France. 1939-1970*, Paris, Éd. Sociales.
- Derrida J., 1986, « La loi du genre », pp. 249-287, in : Derrida J., *Parages*, Paris, Galilée.
- Doubrovsky S., 1980, « Autobiographie/Vérité/Psychanalyse », *L'Esprit Créateur*, 20 : 3, pp. 87-97.
- Dulong R., 1998, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Engel V., 1995, « Écrire Auschwitz », *Lettres romanes*, hors série (numéro thématique : Engel V., éd., « La littérature des camps : la quête d'une parole juste, entre silence et bavardage »), pp. 9-17.
- Felman S., Laub D. M.D., 1992, *Testimony : crises of witnessing in literature, psychoanalysis and history*, New York/London, Routledge.
- Freby F., 2001, « L'effet de réel ou l'impossible non-fiction et l'impossible invraisemblance », pp. 1-11, in : www.fabula.org/effet/pdf/freby.pdf.
- Girard M., 1949, *Guide illustré de la littérature française moderne*, Paris, Seghers, 1968.
- Goldschläger A., 1996, « La littérature de témoignage de la Shoah : dire l'indicible - lire l'incompréhensible », *Texte : revue de critique et de théorie littéraire*, 19-20 (numéro thématique : Le Huenen R., éd., « Le narratif hors de soi »), pp. 259-278.
- Gorp H. Van et al., 1998, *Lexicon van literaire termen*, Groningen/Deurne, M. Nijhoff/Wolters Plantyn.
- Kofman S., 1987, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée.
- Lecarme J., Lecarme-Tabone E., 1997, *L'autobiographie*, Paris, A. Colin.
- Lejeune Ph., 1975, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éd. du Seuil, 1996.
- Levi P., 1986, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, trad. de l'italien par A. Maugé, Paris, Gallimard, 2000.
- Louvat B., 1999, « "L'expérimental et l'exemplaire" : étude d'une séquence de *L'Espèce humaine* », *La Licorne*, 51 (numéro thématique : Dobbels D., Moncond'huy D., éd., « Les camps et la littérature. Une littérature du XX^e siècle »), pp. 183-193.
- Nadeau M., 1963, *Le roman français depuis la guerre*, Paris, Gallimard.
- Nadeau M., 2000, « Les Jours de notre mort comme œuvre littéraire », *Lignes*, 13 : 2 (numéro thématique : « David Rousset »), pp. 82-89.
- Nathan J., 1954, *Histoire de la littérature contemporaine*, Paris, F. Nathan.
- Pérec G., 1996, « Robert Antelme ou la vérité de la littérature », pp. 173-190, in : Antelme R., *Textes inédits Sur L'espèce humaine. Essais et témoignages*, Paris, Gallimard.
- Picon G., 1953, *Panorama de la nouvelle littérature française*, Paris, Gallimard.
- Pollak M., 1987, « Témoignages et mémoires », *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, 15, pp. 11-24.
- Ponsaint J., 1945, *Je suis une condamnée à mort. Ravensbrück : 1942-1944. Mauthausen : 1945*, Bruxelles, JPPJ.
- Rassinier P., 1950, *Le mensonge d'Ulysse*, Bourg-en-Bresse, Éd. Bressanes.
- Reiter A., 1991, « Literature and survival : the relationship between fact and fiction in concentration-camp memoirs », *European Studies*, 21, pp. 259-279.

« Une poche interne plus grande que le tout »

Rousset D., 1945-1946, « L'univers concentrationnaire », *La Revue internationale*, 1-3, pp. 36-55, pp. 187-197, pp. 253-262.

— 1946, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Hachette Littératures, 1998.

— 1947, *Les jours de notre mort*, Paris, Éd. Ramsay, 1996.

Semprun J., 1963, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, 1996.

— 1994, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.

Simon P.H., 1956, *Histoire de la littérature française au XX^e siècle. t. 2 : 1900-1950*, Paris, A. Colin, 1957.

Todorov T., 1991, *Face à l'extrême*, Paris, Éd. du Seuil, 1994.

— 2000, *Mémoire du mal, Tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, R. Laffont.

Waintrater R., 1996, « Le pacte testimonial », *L'Arche*, 460, mars, pp. 77-79.

Walter J., 2001, « Les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah. Entre institution et industrie, une mémoire mosaïque en devenir », pp. 187-200, in : Bertin-Maghit J.-P., Fleury-Vilatte B., dirs, *Les institutions de l'image*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.

— 2003, « Cadres du témoignage historique et médiatique, frontières disciplinaires », *Questions de communication*, 3, pp. 11-30.

Winock M., Julliard J., eds, 1996, *Dictionnaire des intellectuels français : les personnes, les lieux, les moments*, Paris, Éd. du Seuil.

Young J. E., 1987, « Interpreting Literary Testimony : A Preface to Rereading Holocaust Diaries and Memoirs », *New Literary History : A Journal of Theory and Interpretation*, 18 : 2, pp. 403-423.